

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 50

Artikel: Charité bien ordonnée
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209130>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Avouy leis jouûré,
Leis bliants et naïres
Vant leis derraires
Foudraay leis oûré.
Baauglia, baauglia
Por té mariâ.
Motaaz meit lo dzaaug sur laau tîta
Por signo de l'accordaison
Din don, din don.
Ein baaugliaint por la bênechon.
Dzaillet lo machillio (bis)
Frou dé l'Etrâblio
Va dzinguâ on iâdzo,
Avouy ta modze,
La balla rodze
Amont l'Alpâdzo.
Baauglia, ora
T'is bin mariâ.
Dzaillet t'as la Raîna daais vatsés,
Que vaaut bailli daais bix modzons,
Din don, din don.
Danseins aau son daau carillon.
Vénitour ouré (bis)
Brâmâ leis touré
Dezos l'ombradzo.
Sus modzenetta !
Dzingua Dzalietta.
Encora on iâdzo.
Baauglia ora
T'is bin mariâ.

L'éditeur de ce petit travail, afin d'en faciliter la lecture, s'est servi de l'orthographe du jour et non de celle de l'original qui est fort difficile à cause des abréviations et où l'on ne trouve aucun accent, ainsi que dans les incunables. L'air de ce morceau est inconnu, mais il s'accorde fort bien avec celui du *Ranz des vaches*.

I Déception. — Un brave paysan du centre du canton était allé conduire à Bonvillars une vache qu'il avait vendue.

Son argent en poche, du temps devant lui, et désireux de voir un peu la contrée, qu'il ne connaissait pas, il décida de se rendre à pied à Grandson, où il voulait prendre le train pour rentrer.

En passant à Champagne, il se dit :

« Y faut pourtant, puisqu'on est ici, profiter de goûter ce Champagne, dont on parle tant. Je n'en ai pardine jamais bu ; et il paraît que c'est du tout farineux. »

Il entre dans un café.

« Apportez-voi trois décis de Champagne ! »

Il le boit sans éprouver de sensation particulière. Rentré chez lui, à un voisin qui lui demandait s'il avait fait bon voyage :

— Oué ! oué ! c'est su. Que voulais-tu qui m'arrive ? A propos, en passant à Champagne, j'ai voulu goûter ce vin dont on parle tant. Peuh ! il est bon, je dis pas ; mais j'y ai rien trouvé d'estra !

BIBLIOGRAPHIE PATOISE

MONSIEUR Eugène Ritter nous écrivait un jour : « Le Bureau du *Glossaire des patois romands* est un atelier où l'on fait de bon ouvrage. »

Ceux qui en douteraient, même après avoir lu, année après année, les *Rapports* de la Rédaction et l'intéressant *Bulletin* trimestriel qu'elle publie, n'ont qu'à ouvrir le tome I^e de la *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, que viennent de faire paraître, chez les éditeurs Attinger frères, à Neuchâtel, MM. L. Gauchat et J. Jeanjaquet¹. S'il se trouvait quelqu'un qui, après avoir parcouru ce volume, osât encore contredire M. Ritter, eh bien, notre parole d'honneur, nous dirions franchement qu'il n'y entend rien.

¹ Les personnes qui ne sont pas au courant de la répartition du travail, à la rédaction du *Glossaire*, seront sans doute surprises de ne pas voir figurer ici le nom du troisième rédacteur, M. le Dr Tappolet, et supposeront, peut-être, que le distingué professeur de l'Université de Bâle ne fait plus partie du Comité de rédaction. Nous tenons à les rassurer et à leur dire que M. Tappolet, pendant que ses deux collègues travaillent à la *Bibliographie*, est occupé, avec autant de zèle, à d'autres recherches non moins importantes.

Quelle somme de travail persévérant et consciencieux représente un inventaire pareil ! Quelle riche mine de renseignements et quelle érudition claire et solide !

Qui-dire les heures passées par M. Jeanjaquet, dans les bibliothèques publiques et privées, à la recherche et l'analyse de recueils patois manuscrits ou imprimés ? Qui parlera de l'activité déployée par M. Gauchat au dépouillement des nombreux périodiques où les productions des patoisants sont disséminées, et qui proclamera l'exactitude admirable de ses résumés et la perfection de ses index, vrais modèles du genre ?

L'ouvrage que nous annonçons est accompagné d'une carte et de sept facsimilés. L'un de ceux-ci est la reproduction d'une page du premier numéro, daté du 10 novembre 1868, du journal patois *L'Agace*, qui s'imprimait à Aigle et était donné en supplément du *Messager des Alpes*. Nous ne résistons pas au désir de faire connaître à nos lecteurs, pour leur amusement, le fragment suivant de cette page. Ecoutez ce joli boniment, en bon patois de Panex.

L'Agace, ne tzanté ni ne seblié, mè le dévezé.

Ne tzanté ni ne seblié, mè le dévezé...

Et ne fo pa s'ébaï dé cein : l'Agace a ito co-vaïé en Panex à l'ombra dé ceu bé präi que gro dé dzein an le tör dé ne pa cognitré, et, élé ona lœuva que lai ia copô le felé. Tzacon le vo déré, lé d'amont.

E di que le dévezé, porquié été que le sé cai-zérai ?

D'abord é lé bon dé féré révivré on pou cé patoï que toté lé z'académie et tui lou menistré et lou réjan vouelon férè à fœvè di per ver no.

Le patoï... L'Agace le l'a bein aprei ver l'otô, io le l'a dévezo avoué pérè, mérè, vatzé, tza, avoué to le mondo, ein barrein portan lou tzin et lou tzevau, à co é l'a todzor ito la mouda dé déveza frangai.

Don, l'Agace poré bailli lé novallé de l'Amérique, de la Cochinchine et di Vantalizé asse bin qué dé Boyardi, dé Prapio, u dé l'Etelley.

Mè qué cein, l'ai jaré le Chavouénissé por riré, di tzancillion, di fablié, di z-avi asse pli-zéin que possiblio.

Le patoï saré dé per to le paï.

Quant à sa magnificence de vivré, l'Agace se réservé de dré quoquie mot à certain fierlon que sé boueton à plia ventré dévan lo monsu a quo veindon de la sepa et di seufce et pouai que fan lou grô, que son autai avoué lou payzan, à quô, sovein, ne preinzon pâ la peïnna dé repondré et que rebifon quenim se l'airon di tzin.

L'Agace n'ubliére pâ non plu ceu que corzon todzor apré le pliace et lou z'onneur, por lueur et lueur z'ami, que ne vivon qué por le ratélati et qu'an por déviza : « Prœu' prométré et pou teni » cein qué lou fou eintreni.

MM. les professeurs Gauchat et Jeanjaquet nous apprennent que l'Agace mourut d'anémie le 12 février 1890. Hélas ! pauvre Agace !

On nous demande assez souvent des nouvelles du *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Plusieurs, ignorant que glossaire s'écrit avec deux s, prononcent glozaire. D'autres confondent glossaire avec bottin. Pour eux, dictionnaire, glossaire, annuaire, bottin, c'est tout un.

— A propos, et le *Bottin patois*, à quoi en est-il ?

Lorsque l'on nous interrogera de nouveau, nous pourrons répondre :

— Nous en avons des nouvelles toutes fraîches. Les fondations émergent du sol. Elles témoignent du vaste plan sur lequel a été conçu le beau monument qui s'édifie dans le silence à la gloire de nos patois. Ses assises sont de granit, de pur granit des Alpes, extrait, taillé et mis en œuvre par des maîtres !

Octave CHAMBAZ.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

Vaines redites.

Dans le coquet salon de M^{me} de **, plusieurs dames sont réunies. Tout en prenant le thé et en grignotant de délicates pâtisseries, elles discutent de l'organisation d'une fête de bienfaisance.

Mme de **. — Eh bien, mesdames, quand vous voudrez, nous pourrons discuter un peu l'organisation de notre fête de bienfaisance. Ce ne sera pas long, je le prévois, car, somme toute, nous ne saurions mieux faire que de continuer le système que nous avons suivi jusqu'ici.

Mme Y. — D'autant que nous ne nous en sommes pas mal trouvées.

Mme de **. — Au contraire. Et cela simplifie fort les choses. Nous voulons bien, n'est-ce pas, y aller toutes de notre dévouement et payer de notre personne, mais encore ne faut-il pas en cela exagérer.

Mme X. — Ah ! certes, non ! Car, enfin, ces pauvres, c'est très joli, sans doute, mais c'est une institution terriblement exigeante. Il semble qu'on ne fasse jamais assez. Plus on donne et plus il faut donner.

Mme Z. — Sans compter que leur nombre va croissant avec les temps et que si cela continue ainsi, il y en aura bientôt plus que de riches, ma parole !

Mme UNE TELLE. — Mais, ma chère, il y en a déjà bien plus,... beaucoup plus ! Ça pullule ! Et cela n'est pas étonnant. Excusez l'expression : mais ils sont chargés d'enfants comme un chien de puces.

Mme (?). — Eh bien, oui ; ils sont d'une inconséquence !... Ma parole, je ne sais ce qu'ils ont à... multiplier ainsi !

Mme Y. — Il est vrai qu'ils n'ont pas beaucoup d'autres plaisirs.

Mme Z. — D'accord ! Mais, c'est égal, il y a limite à tout.

Mme X. (avec un soupir). — Hélas !...

Mme de **. — Permettez, mesdames, nous ne sommes pas ici pour discuter de ces questions-là, dont l'évidence éclate aux yeux. L'armée des nécessiteux grandit de jour en jour et, s'il ne nous appartient pas de mettre un frein à son constant accroissement, nous pouvons au moins soulager dans une certaine mesure les misères de ces malheureux. Le sort nous a favorisées en nous faisant naître dans une situation meilleure ; il nous a donné le bien-être, l'aisance, la richesse, nous délivrant ainsi du cuisant souci du lendemain.

Mme Y. — Oh ! la la, ma chère, comme vous y allez. A vous entendre, il ne nous reste plus rien à souhaiter des faveurs de ce monde. N'oubliez point pourtant le vieil adage, plus vrai chaque jour : « L'argent ne fait pas le bonheur ! »

Toutes, en chœur. — Ah ! non ! ah ! non ! il ne le fait pas !

Mme de **. — Quelle unanimité ! Voilà une confirmation éclatante du vénérable dicton. Après ça, si les sans-le-sou sont encore jaloux, vrai ils ont bien mauvais caractère. Certes non, l'argent ne fait pas le bonheur ! a qui le dites-vous. Notre bonheur, a nous, notre vrai bonheur, réside dans le bien que nous pouvons faire.

Toutes, en chœur. — A la bonne heure ! Madame de... Oui, le bonheur est dans la bienfaisance, et là seulement. Donnons, donnons, le ciel nous le rendra !

Mme Z. — C'est bien le moins qu'il puisse faire.

Mme de **. — Quoi donc ! douteriez-vous ?

Mme Z. — Non point, non point. Mais rendre est une habitude qui se perd de jour en jour... Je le déplore.

Toutes, en chœur. — Mais, nous le déplorons toutes !

Mme de **. — Allons, mesdames, nous nous

perdons en de vaines digressions. Revenons à notre fête. Il importe de diminuer le plus possible les frais; vous savez, mes chères, avec quelle facilité, avec quelle rapidité, si l'on n'y veille, les dépenses augmentent, en pareil cas. Faisons les choses avec économie.

Mme UNE TELLE. — Je partage pleinement votre avis, mais vous savez aussi, qu'à vouloir en l'occurrence, user trop de parcimonie, on risque de manquer le coche. Il faut des séductions pour attirer le public.

Mme (?) — Et nous-mêmes ne pouvons pourtant aller nous exposer dans un cadre par trop modeste. C'est dans l'intérêt même du but que nous poursuivons de faire un peu de luxe.

Mme Z. — Sans doute. De plus, étant à la peine, il est bien juste que nous soyons aussi un peu... à l'honneur. Je ne suis coquette ni vaniteuse, vous le savez comme moi, toutefois je dois me faire une toilette neuve pour la circonstance. Or... vous me comprenez...

Mme X. (à l'oreille de sa voisine, une amie intime). — C'est comme moi. Et je t'avoue que je compte sur la circonstance pour obtenir de mon mari le crédit nécessaire. Tu le connais; il est un peu dur à la détente.

Mme Y. (bas aussi, à Mme X.). — Oh! ma chère, ils sont tous ainsi, plus ou moins. Mais puisque c'est pour les pauvres, il ne pourra te refuser. Moi-même...

Mme de **. — Entendons-nous. Quand je dis qu'il nous faut agir avec économie, je ne veux point dire par là: avec simplicité. Nous ferons ce qu'il faudra, et le mieux que nous le pourrons, mais au meilleur marché possible.

Mme — Pour cela, il n'y a qu'un moyen: c'est d'obtenir des fournisseurs, maîtres d'états, de toutes les personnes, enfin, au concours desquelles nous devrons faire appel, de sensibles réductions de prix ou même... la... gratuité. Pour une œuvre philanthropique, ils ne sauraient vraisemblablement s'y refuser.

Mme de **. — C'est là justement ce que j'allais vous dire. Il importe tout d'abord que chacune d'entre nous s'en aille faire la tournée de ses fournisseurs, afin d'en rapporter de quoi garnir copieusement nos comptoirs et à bon compte. Nous leur donnons assez d'argent durant l'année pour qu'ils nous accordent cette bagatelle.

Mme Y. — Qu'entendez-vous, chère madame, par « à bon compte »? Pour moi cela doit dire gratuitement. Et s'ils renasquent, MM. les fournisseurs, nous les boycotterons.

Toutes. — C'est cela! Approuvé!

Mme de **. — Bien entendu. Il faut qu'il en soit de même pour les installations des comptoirs, la décoration, le buffet, etc., etc.

Mme X. — C'est évident; car nous aurons à côté de cela toujours assez de frais.

Une dame jusqu'alors muette, timidement: — Lesquels?...

Toutes, en chœur, avec étonnement et indignation. — Lesquels!... Lesquels!...

Mme Z. — Peut-on poser pareille question!... Quelle naïveté!... Mais, les frais, c'est toujours ce qui manque le moins.

La dame (tout interloquée et plus timidement encore que la première fois). — Excusez-moi, mesdames, je vous prie... J'ignorais. Je veux me permettre une question encore? Mais, nous, quelle sera notre contribution?...

Toutes, avec hauteur. — De plus en plus fort!... Et notre charme! Et nos sourires! Et nos gracieux visages donc, nimbés de l'auréole radieuse de la charité!!

J. M.

PERDU LE LA!

MÉTRA, l'auteur de tant de valses entraînantes, était chef d'orchestre du bal Mabille, lorsqu'il se maria.

Un jour, il vient demander à M. Houssaye de lui servir de témoin. Celui-ci acquiesce, croyant qu'il s'agit d'un duel. C'était un mariage avec

une cantatrice américaine. Cérémonie, dîner somptueux, bal, etc.

Huit jours après, M. Arsène Houssaye, désireux de savourer le bonheur des nouveaux époux, honneur auquel il avait collaboré, s'en va chez eux; il trouve la jeune femme éploréée.

— Que s'est-il donc passé?

Elle lui raconte que Métra, la veille, est descendu nu-tête pour aller chercher le journal du soir et qu'il n'est plus revenu.

Où était-il donc allé?

Une semaine après, M. Houssaye le rencontre enfin.

— J'espére que tu es retourné chez ta femme!

— Mais non, mon cher... figure-toi que j'ai oublié le numéro de la maison!

C'est vraiment pousser un peu loin la distraction.

Français de Germanie. — Une de nos maisons de commerce a reçu l'autre jour d'un de ses fournisseurs d'Allemagne la lettre que voici :

« En possession de votre honorée carte, nous remarquons que nous n'avons pas le dessin (ici le numéro) en largeur demandé.

» Quand il peut d'être un autre dessin de après notre choix, nous vous pouvons servir tout suit. »

LES JEUNES GENS « BIEN »

Il est dans notre bon Lausanne
Des jeunes gens que l'on dit « bien »;
Sur le Grand-Pont, suçant leur canne,
Ils flânen, escortés d'un chien.

Des cols hauts comme des manchettes,
Un complet chic du bon faiseur
Et des cravates violettes
Sur un gilet triomphateur,

Ils ont toujours l'air, je le jure,
De sortir de chez leur tailleur,
Ou bien du salon de coiffure
D'entre les mains d'un parfumeur.

Ils rêvent d'inventer la mode...
Et d'un pardessus à grands pans;
Un vrai remords les incommode,
Quand ils ont oublié leurs gants.

Un complet marron les fascine
Bien plus qu'un mystère angoissant,
Et ce qui surtout les chagrine,
C'est de transpirer en dansant.

Ils vont jouer la comédie
A des bazars de charité,
Et quand la pièce est applaudie:
« Les pauvres l'ont bien mérité! »

Parfois ils s'entichent sans cause
De Verlaine ou de Debussy;
Parfois ils font des vers en prose,
Quand leur bachot a réussi,

Chacun d'eux croit être un poète,
Parce qu'il sait insinuer
Un mouchoir fin dans sa manchette,
Ou parce qu'il sait ponctuer.

Ils portent haut leurs têtes vides
Et sont souvent scandalisés,
Car leurs préjugés sont rigides,
Autant que leurs cols empesés.

Ils vont en répétant sans cesse,
Mannequins flasques et corrects,
La manie ou la gentillesse
Admise par les gens selects.

Ils traversent ainsi la vie
Avec des gestes de pantin,
Et se croient des objets d'envie
Pour les gens du menu fretin.

Vous aurez moins vécu peut-être
Que ceux qui sont des « gens de rien »,
Car vous n'aurez fait que *paraître*.
Vivez, souffrez, jeunes gens bien!

G. R.

LA VIE A BON MARCHÉ

EN 1795, le ministre de Rovray donnait connaissance à ses paroissiens d'une petite brochure de 14 pages in-8°, brochure qui venait de paraître sous ce titre :

Avis pour se procurer dans ces temps de cherché une nourriture saine, bonne, et qui soit à bon marché. Fait particulièrement pour les pauvres et les personnes peu moyennées, 1795.

L'auteur de ce petit opuscule indique divers moyens pour vivre à bon marché. Il préconise tout d'abord une sorte de soupe dont voici la recette et le prix. On prend :

2 lb. (livres) de ris à 10 cr.	fait cr. 20
7 lb. de pommes de terre	» 8
1 lb. de citrouille	» 2
1 ½ lb. de racines jaunes	» 3
1 ½ lb. de raves	» 2
Un quart et demi de beurre	» 9
Autant de sel	» 2
2 lb. de pain	» 14
28 lb. d'eau mêlée à ces différents objets.	
44 lb. (43 ¾)	fait cr. 60
Bois	» 10
	Total fait cr. 70

soit environ 2 fr. 40.

Ces 44 livres suffisent, dit la brochure, pour nourrir pendant un jour 20 personnes d'âge fait. Cet aliment revenait donc à 12 centimes par jour et par personne.

Il est à remarquer que le beurre était, il y a 107 ans, singulièrement bon marché: environ 80 centimes la livre. Et dire que les temps étaient durs!

Le pain, par contre, était hors de prix: 25 centimes la livre.

Notre brochure donne deux recettes pour faire des économies sur cet aliment de première nécessité.

1^{re} Recette.

« Manière de faire de bon pain, qui soit sain et à meilleur marché.

Prenez un quarteron et demi ou 20 lb. de farine et préparez-la comme si vous vouliez faire du pain commun, puis bouillissez un quarteron de pommes de terre pelées et passez-les par le moulin, puis méllez-les avec la farine, donnez-lui la forme d'un pain et laissez-le bien cuire dans le four.

De cette farine et de cette pomme de terre vous recevrez au moins 40 lb. de pain, et ce pain ne vous reviendra pas à 6 crûches et demi» (les 2 livres).

2^e Recette.

« Autre manière qui est encore à meilleur marché.

Il faut prendre au lieu de pommes de terre des raves blanches; on sent à la vérité, les premiers jours, le goût des raves, mais il n'est pas désagréable et on ne l'aperçoit plus au bout de quelques temps, seulement faut-il avoir soin de se servir de raves qui soient bonnes et douces; on les pèle, on les cuît jusqu'à ce qu'elles soient amollies, on en exprime l'eau le mieux possible, on prend le même poids de farine et l'on fait son pain comme à l'ordinaire, qui devient très bon, très sain et très nourrissant. »

Il paraît qu'on fit grand usage de ce pain en Angleterre; nous ne savons s'il eut chez nous le même succès.

M. H.

La sagesse d'Aristote. — On demandait à Aristote comment on jugeait du mérite d'un livre. Il répondit :

« Si l'auteur y dit tout ce qu'il faut; s'il ne dit que ce qu'il faut; s'il le dit comme il faut. »